

Albert Bensoussan

J'ai pris un coup de juif !



Photo Déborah Ben Soussan

« Qu'est-ce que c'est un juif ? » interroge, dans *Le Dernier métro* (1980) de François Truffaut – ce film admirable sur Paris occupé –, le personnage de Lucas Steiner, metteur en scène juif allemand qui doit se cacher dans la cave de son théâtre pour échapper aux rafles et à la déportation (Le film s'inspire de l'histoire vraie de Marcel Leibovici, musicien juif roumain sauvé par son épouse, Margaret Kelly, la célèbre créatrice des *Bluebell Girls*, qui le tint reclus, caché, le nourrit et le sauva, tout le temps d'Occupation, à la barbe de la Gestapo). Oui, dans son sous-sol, Heinz Bennent, l'acteur allemand s'interroge en s'affublant du long nez crochu de Shylock, *Le Marchand de Venise* (Shakespeare)¹ : « Qu'est-ce que c'est un juif ? » La déraison et

¹ Citons-en le célèbre monologue, qui constitue le clou de la pièce : « Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, de l'affection, de la passion ; nourri avec la même nourriture, blessé par les mêmes armes, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les Chrétiens ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? Et si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ? Si nous sommes semblables à vous en tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. »

l'absurdité l'emportent, mais ces temps de peste brune obligent au dos rond et à l'existence de cloporte. Au plus près du réalisateur de ce film culte, nous savons que le père biologique de François Truffaut (qui le découvrit 32 ans après) s'appelait Roland Lévy, un dentiste d'origine séfarade qui dut fuir et se cacher, lui aussi, pour échapper à la déportation². C'est pourquoi ce film et son metteur en scène interrogent sur l'identité juive.

.....

8 rehov Hillel, j'ai donné rendez-vous à Simon Darmon, mon vieux camarade d'Alger, et israélien depuis quatre décennies. Le café Hillel, à Jérusalem, dans sa modestie et ses boiseries, fait penser au café Kafka, à Prague. Ici aussi les sachets de sucre sont à l'enseigne du célèbre estaminet et représentent un homme qui marche, un *ragli*, dit l'hébreu רגלי, tout de noir vêtu.



Est-ce justement le rabbin Hillel, ce sage doté plus qu'aucun autre du *'hessed* τὸν, qu'on oppose volontiers à Shammaï, tous deux passant en boucle – je veux dire en couple – dans ma mémoire ? Et est-ce Hillel, ici, qui lève le pied afin d'y faire tenir, dans l'intervalle, la totalité de l'éthique juive – la morale du respect de l'Autre ? J'interroge alors Simon, issu du séminaire israélite d'Alger, sur les 5 degrés de l'âme ; troublé lui aussi

² On notera que Truffaut se sentait tout à fait juif au point, quelques mois après la guerre des Six-Jours, d'adhérer le 20 mars 1968 au Fonds de Solidarité avec Israël, auquel dès lors il versera régulièrement une cotisation annuelle de plusieurs milliers de francs.

par le lieu, il ne peut m'en citer que trois : le *roua'h* רוח, le *nefesh* נפש et la *neshama* נשמה. Les deux autres – *'haya* חיה et *Ye'hida* יחידה – resteront dans l'encrier. Il n'empêche, Simon a une belle âme, alliant dans l'harmonie (si je traduis bien ces cinq mots) le souffle, le cœur, l'âme, l'énergie et la conscience.

Depuis trois jours que je suis à Yeroushalaïm, ayant supporté – subi – le jeûne de Tich'a Be-Av par plus de 30° au soleil, inondé de foule contrite ou fervente, je dois dire que j'ai pris un sacré coup de juif, kippa en tête – le yarmoulke sera pour plus tard ; et pourquoi pas un schtreimel à queue de renard et zibeline, passeport pour Mea Shearim ? Mais non, c'est physique, voilà tout. Mon teint mat s'est foncé, mon nez s'est allongé, mes pommettes ont sailli, mon regard s'est fait ténébreux... Ah, non, cette fois je ne passe plus pour espagnol ou pour grec, et encore moins pour breton. Vrai, j'ai pris un coup de soleil – *shemesh adouma* שמש אדומה –, de soleil roux, et me voilà avec ma tête de vieux juif, heureux d'être enfin reconnu comme tel. D'ailleurs, je suis allé au Kotel הכותל mettre les tefillins en plein jour, comme il est prescrit à Min'ha cet après-midi de jeûne. Ici, tous les visages se ressemblent, qu'ils soient blancs ou noirs, ou plutôt roux et rouges, comme le dit si bien le jeune talmudiste noir du film de Radu Mihaileanu (*Va, vis et deviens*, en 2005) : non, Adam n'était pas un homme blanc, il avait la couleur de la terre dont il fut pétri, il était donc rouge (Adam = adom אדם = rouge) ! Avoir la peau rouge pour un pied-noir porte le paradoxe à l'incandescence... Mais à Jérusalem toutes les contradictions sont résolues, c'est pourquoi, malgré les soixante-dix tribus différentes qui y sont « montées », tout le monde se ressemble. Et moi, dans la foule, à l'instar de *Zelig* (le film de Woody Allen, en 1983), je me fonds dans la masse et prends toutes les couleurs de peau, toutes les teintes qui, dans un seul et même creuset, composent un vrai visage de Juif. Ayant résolu

toutes mes contradictions et surmonté toutes mes trahisons, je suis en paix avec moi-même, et avec la ville dont l'étymologie – douteuse ou controversée – renvoie, pour moi au moins, au concept de Chalom.

À vrai dire, j'ai pris un coup de jeune parmi tous les sabras et j'ai pris un coup de vieux parmi les rabbanim à longue barbe blanche. Pour tout dire, j'ai pris un coup de juif ! D'ailleurs, à l'issue du jeûne, la gorge sèche et le front vacillant, je me suis surpris en lévitation. Ce qui est bien pratique pour affronter la ville aux sept collines et aux huit portes, où l'on sue et souffre tellement dans la montée עליה. J'avais, pour l'occasion, chaussé des semelles de cordes, et par ces cordes je me suis évadé, élevé vers le ciel rougeoyant de la capitale de toute révérence et de toute foi, la Cité de David, grande et sainte. J'étais en haut. J'étais là-bas. Dans les ruelles de la vieille ville, mon visage s'imprime sur la pierre ocre et blanche. Quand la photo se révèle, la preuve est tangible et indéniable : vrai, j'ai pris un sacré coup de juif !

Albert Bensoussan